

Intervention de Teliwel DIALLO au Colloque INTACT- UNHCR du 22 novembre 2011

J'ai été excisée pour la première fois à l'âge de 8 ans chez ma grand-mère. Nous étions une centaine de filles. Je voyais ma mère triste et bizarre mais je ne comprenais pas ce qui se passait.

Elle m'envoyait chez une de ses amies qui soi-disant devait me remettre son argent. En fait c'était un prétexte. Une fois arrivée chez son amie, j'y ai vu ma grand-mère et une autre exciseuse. On m'a dit que je devais rejoindre le groupe des filles qui attendaient déjà dans la case (c'était les grandes vacances et c'est souvent durant cette période que l'on excise les filles). Il y a un nom pour cela : l'excision des cent filles.

Elles m'ont dit que si je voulais un jour me marier ou simplement pouvoir jouer avec les filles de mon âge, je devais passer par l'excision.

Je ne savais pas en quoi consistait l'excision, je savais qu'on amenait des groupes de filles, qu'on faisait la fête pour elles et qu'on disait que l'excision était l'étape à passer pour devenir une femme mais je ne savais pas ce qu'on leur faisait concrètement.

Je les ai rejointes vu que je n'avais pas le choix. Nous étions cent. J'en connaissais beaucoup : des amies, des voisines, des filles de villages voisins. Elles avaient entre 8 et 20 ans environ.

Deux vieilles dames, des exciseuses, dont ma grand-mère paternelle, et deux autres femmes, nous ont amenées en pleine brousse. Pendant qu'elles excisaient les filles une par une, les autres attendaient en groupe quelques mètres plus loin. Nous avons peur parce que nous entendions les cris mais en même temps nous pensions qu'il était honteux de crier parce que nous devions y passer pour devenir des femmes, et qu'il fallait par conséquent se montrer courageuses. C'est pourquoi nous attendions soumises notre tour.

Nous avons toutes été excisées sans anesthésie. La douleur était telle que les cris sont restés dans ma gorge.

On m'a mis des herbes sur la plaie pour empêcher le sang de couler, on m'a rhabillée, et j'ai rejoint les autres.

Nous n'arrivions plus à pleurer.. On ne comprenait rien... Sentir que ce sont tes parents qui t'envoient là... On se posait beaucoup de questions... La peur était mêlée à l'incompréhension. Chacune voulait pleurer mais les mots ne sortaient pas. Dans la douleur, on se sentait proche les unes des autres, mais en même temps, on se sentait très seules parce que l'on venait de subir une douleur qui nous était infligée par notre famille.

Nous avons toutes été amenées dans une grande maison où nous sommes restées deux semaines jusqu'à ce que la plaie soit guérie. Les deux exciseuses restaient

avec nous pour surveiller l'évolution de la blessure. Nos mamans, nos tantes, et les femmes des familles venaient nous rendre visite.

Aucune de nous n'a reproché quoi que ce soit à sa famille. Nous ressentions un sentiment de colère que nous ne pouvions pas exprimer.

Je n'ai jamais parlé de cela avec ma mère ni avec mon père. Elle était juste contente que ce soit fait.

Lorsque j'ai eu 15 ans, lors de vacances passées chez ma grand-mère, un jour elle a voulu vérifier si mon excision était bien faite.

Elle a regardé, ne m'a rien dit sur le moment-même mais le lendemain, elle m'a dit que je devrais absolument repartir chez son amie pour refaire l'excision parce qu'elle était mal faite et que si je ne le faisais pas, je risquais de ne pas pouvoir me marier un jour et avoir une vie normale.

Je voulais m'y opposer, mais elle m'a convaincue en me disant que si je ne le faisais pas, je n'aurais jamais de mari, pas d'enfant, et que je serais abandonnée par la famille, par mes amis, et par tous ceux qui sauraient que j'étais mal excisée.

Je suis repartie avec elle chez son amie exciseuse et c'est là qu'elles m'ont enlevé le reste. Elles ont malheureusement coupé dans une veine, j'ai beaucoup saigné, j'ai perdu connaissance et je me suis réveillée à l'hôpital. J'ai su que j'avais failli y perdre la vie.

J'ai haï toute ma famille, surtout ma mère, et ma grand-mère.

Je n'avais pas de colère contre mon père parce que les pères ne sont pas et ne se sentent pas concernés, ils sont totalement en retrait et parfois même pas mis au courant qu'une excision va avoir lieu.

C'est donc ma mère et ma grand-mère que j'ai haï. Mais je ne leur ai rien dit, je ne leur ai fait aucun reproche. Quand une petite fille ou une jeune fille a un problème dans sa vie, c'est vers sa mère qu'elle va naturellement se tourner pour appeler à l'aide ou se confier. Vu qu'ici avec l'excision c'est quelque chose qui est infligé par nos mères, il ne nous reste plus personne vers qui se tourner. On se retrouve anéanties et impuissantes.

J'en ai beaucoup voulu à ma mère. Plus tard, lorsque j'ai milité contre l'excision, je me suis rendu compte combien elle avait été endoctrinée par la tradition comme toutes les autres mamans. Elles le font malgré elles, elles s'y sentent obligées parce qu'elles pensent que c'est pour le bien de leur enfant.

J'ai donc été ré-excisée et je peux confirmer que cette pratique existe bel et bien en Guinée et prend de l'ampleur au moment où je vous parle.

Mais on n'en parle pas parce cela se passe sans aucun rituel et dans la discrétion. Il s'agit ici de corriger une excision qui n'a pas été bien faite. Seule la première excision s'accompagne du rituel en groupe. S'il faut procéder une nouvelle fois à une excision, on n'utilise même pas le terme « ré-excision ». On envoie



simplement la jeune fille chez une exciseuse qui termine le travail comme si elle réparait une erreur. L'entourage n'est donc pas forcément mis au courant de l'événement qui est considéré comme banal.

Les hommes musulmans guinéens ne se marient pas à une fille non excisée parce qu'ils sont convaincus que le clitoris entraîne l'impuissance de l'homme, et qu'un enfant peut mourir s'il touche le clitoris de sa mère à sa naissance. Une fille non excisée n'est pas intégrée dans la société. Elle n'a donc aucun choix. Les hommes guinéens et la belle-famille auront donc le souci de vérifier qu'une fille est bien excisée. Le soir de la nuit de noce il ira jusqu'à vérifier avec une lampe de poche qu'elle est bien excisée. Il se peut aussi que ce soit une personne envoyée par la belle famille qui ira vérifier si l'excision est bien faite ou non.

Ce qui est bizarre c'est qu'il arrive fréquemment qu'un homme ait des relations sexuelles avec sa femme mal excisée, et qu'il ait donc eu la possibilité de réaliser que cela ne lui entraînait aucun risque d'impuissance, mais que malgré tout, il exige que sa femme soit ré excisée. En fait il ne se sentira tout à fait en sécurité avec sa femme que lorsqu'elle sera parfaitement excisée. C'est donc profondément ancré dans les mentalités.

Malheureusement, en plus de l'excision et de la ré-excision, les femmes guinéennes sont aussi contrainte au mariage forcé c'est-à-dire qu'elles sont obligées d'épouser des hommes sans qu'on leur demande leur consentement. Elles sont vendues comme des propriétés privées, et une fois que le mari est décédé, elles sont obligées d'être données en héritage de leur défunt mari à un de ses frères, ce que l'on appelle l'évirat.

Les conséquences et les complications entraînées par l'excision sont toujours présentes même des années après sans que l'on réalise qu'elles ont un lien avec l'excision.. Parmi les conséquences de l'excision, il y a le sentiment d'abandon et de trahison par les parents, il y a le sentiment d'abandon par la société en cas de complications tardives (par exemple, les femmes qui n'arrivent pas à avoir d'enfants finissent par se sentir abandonnée par la famille, par la société toute entière)

La vie sexuelle des époux est basée sur une énorme incompréhension : L'homme, pour rassurer sa virilité, souhaite voir sa femme prendre du plaisir au moment de la relation sexuelle et ne comprend pas que l'excision l'a rendue insensible ou pire, a rendu l'acte sexuel douloureux pour elle.

Conséquences : la majorité des femmes font semblant d'avoir du plaisir et les hommes ne font pas d'effort pour comprendre la sexualité de leur femme. J'ai connu une femme qui ne faisait pas semblant et qui, du coup, a été accusée par

son mari d'adultère : il était persuadé que si elle ne prenait pas du plaisir avec lui, c'est qu'elle avait sans doute été assouvie par un autre avant !

Il n'y a aucune protection en Guinée contre les excisions, ni pour les petites filles ni pour les militantes qui luttent contre l'excision.

Il existe pourtant une loi du 10 juillet 2000 contre l'excision qui prévoit une sanction pour toute personne qui pratique l'excision, mais à ma connaissance elle n'a jamais été appliquée.

L'excision est une tradition très soutenue par les islamistes qui sont eux-mêmes soutenus par les forces de l'ordre. Les militaires trouvent qu'ils n'ont pas à se mêler aux coutumes et aux traditions. Du coup, porter plainte n'aboutit à rien.

Je me suis engagée dans cette lutte contre les mutilations génitales le jour où des militants du CPTAFE (c'est une ong guinéenne) sont venus dans mon école lorsque j'avais 17 ans, à l'occasion de la journée internationale de lutte contre l'excision. Jusque là j'ignorais qu'il y avait des gens qui luttent contre l'excision. Je me suis dit que c'était l'occasion pour moi d'utiliser la colère que j'avais en moi en m'impliquant dans cette lutte.

En tant que militante, je parlais de l'excision au maximum avec les gens, à toute occasion organisée ou non : cela pouvait avoir lieu dans des maisons de jeunes, à la télévision, à la radio, dans les mariages, les baptêmes, les événements festifs, etc.

En fait j'allais le plus possible discuter avec les petites et jeunes filles, parfois avec les mamans pour les informer des dangers de l'excision, dissuader les mamans d'y recourir, et essayer de pousser les enfants à se rebeller le jour où aurait leur excision aurait lieu.

La plupart du temps, les gens n'osaient pas donner leur avis parce qu'ils avaient peur mais étaient intéressés, d'autres m'accusaient de parler de sexe et que cela ne se fait pas, certains m'interdisaient l'entrée de leur maison. Beaucoup ne m'aimaient pas dans mon quartier et dans tous les quartiers où j'avais tenté de sensibiliser les femmes et les jeunes filles.

Ayant été moi-même marquée par les souvenirs atroces et les marques vivantes de cette barbarie sur mon corps au plus profond de moi j'ai décidé de militer contre l'excision. Je me suis fait renier par mon entourage et me suis mise à dos les militaires et les fanatiques défenseurs de cette pratique.

Pour moi, le plus important est de lutter contre les blessures infligées à ces jeunes filles qui en perdent souvent la vie, ou perdent leurs rêves lorsque les conséquences parfois très grave les empêchent d'avoir des enfants et de vivre une vie normale.